Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 4 (1909)

Artikel: La littérature et l'enseignement secondaire
Autor: Bourguès, Lucien
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-749400

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA LITTÉRATURE ET L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

On refond un peu partout les programmes scolaires. On bouleverse avec audace; on modifie avec timidité. Il ne serait peut-être pas sans intérêt d'examiner ce que le collège de demain fera de la littérature.

Pour procéder méthodiquement il faudrait se livrer à une enquête minutieuse, pénétrer dans les classes et se rendre compte *de visu* de ce que cet enseignement est à l'heure actuelle, puisque ce n'est pas en consultant les programmes que l'on peut se faire une idée nette de la manière dont les maîtres les interprètent. Tâche délicate et peu discrète et quasi impossible, superflue du reste pour le but que nous nous proposons, car c'est une question de méthode générale qu'il nous importe de discuter; cette méthode étant le signe des intentions qui guident les législateurs scolaires.

Quelle est cette méthode? Y en a-t-il une? A propos d'une matière aussi fluide que la littérature, il faut y regarder à deux fois, de peur de tomber en un dilettantisme pédantesque qui prête un sérieux trompeur à une manière souvent très fantaisiste. Lorsqu'il s'agit d'une question pratique d'enseignement, il faut se dépêcher de mettre le holà sur des raisons d'imagination ou de sentiment. C'est d'un idéalisme intempestif et gros de conséquences. Voyez pourtant M. Doumic définir sa méthode: Il a écrit „un livre pour l'enseignement"; il tient „à ne dire que l'essentiel"; il essaye de guider les jeunes gens „à travers tant de belles œuvres et surtout de leur inspirer l'amour et le respect de la littérature nationale". But fort élevé, mais hélas platonique désespérément. Faire de la littérature une divinité qu'on recommande d'adorer, voilà qui est beau, mais c'est prendre les choses à l'envers. Il ne s'agit pas de faire de nouveaux prosélytes à ce dieu un peu vieilli, mais au contraire de l'asservir à ses disciples afin qu'ils l'absorbent et en demeurent réconfortés. Dressons des temples au passé, mais prenons garde qu'il ne nous domine. C'est lui qui doit être notre proie et non pas nous la sienne. Nous devons passer par les pensées et les sentiments de nos

ancêtres pour arriver aux nôtres, c'est entendu; pour réagir nous devons savoir comment ils ont agi, les comprendre et profiter de leurs erreurs, mais quant à les adorer aveuglément, que chacun fasse à sa guise, car tel trouvera plus d'avantage à les haïr. Puisque voilà des siècles que nous peinons à nous délivrer des autorités, puisque nous refondons toutes nos idées avec moins de crédulité, ce n'est pas le moment d'inspirer à nos enfants le respect superstitieux de la littérature. — Ceux qui sont destinés à s'y exercer, ont cet amour de naissance; ceux qui ne le sont pas, seront tentés de la mépriser, car on déteste facilement ce que d'autres aiment trop. Ils s'en détourneront comme d'un culte réservé aux initiés et ennuyeux pour les profanes. Imposer ce culte, c'est précipiter sa fin; n'imitons pas ce pontife qui cristallise. Tâchons, au contraire, d'adapter l'enseignement de la littérature aux besoins nouveaux, aux besoins de tous, de telle sorte que chacun y trouve une source d'énergie, chacun la force qui lui convient. Que la littérature devienne un élément fécond dans la formation de l'homme moderne et non pas un luxe juvénile, dont il rira à l'heure de la maturité; qu'elle ne se dandine pas aristocratiquement au milieu des autres éléments moins élégants de l'enseignement secondaire; cette noble attitude pourrait lui être funeste; qu'elle se résigne plutôt à être une partie dans un ensemble, une partie vraiment vivante, organique, qui sent vivre les autres; elle ne fera que gagner à ce compagnonnage.

Si l'enseignement secondaire se décide à être un système cohérent qui a pour but déterminé de développer harmonieusement toutes les aptitudes de l'enfant, l'enseignement de la littérature devra tenir compte des autres branches constituant cet ensemble, des sciences naturelles en particulier. Non pas qu'elle doive leur emprunter des méthodes, ce qui serait un acte de dangereux bovarysme, mais elle doit au contraire nettement définir les siennes et proclamer hautement ses intentions pour ne pas encourir le reproche de sentimentale inutilité. Sans quoi la littérature risque de s'isoler, de devenir étrangère à des esprits formés au moule des sciences exactes. C'est ce qu'il faut empêcher à tout prix. Pour subsister, l'enseignement de la littérature devra se modifier, s'adapter à des esprits méfiants, leur proposer des résultats positifs, leur démontrer qu'elle n'est pas inutile, qu'elle

est même nécessaire. Elle devra leur prouver que les valeurs morales et esthétiques ne sont pas moins importantes que les autres, que s'en défaire c'est s'appauvrir singulièrement et retourner à un automatisme qui n'aura plus rien d'humain; pour les esprits imbus d'un positivisme très court et tout à fait utilitaire, tout ce qui n'a pas l'apparence d'une utilité immédiate semble superflu. Que la littérature assume la tâche de leur ouvrir les yeux sur la nécessité d'un certain idéalisme, sur les énergies immenses et inexploitées qu'il recèle et elle aura bien mérité de l'humanité future. Achille fut invincible parce qu'il préféra la splendeur à la longévité. Hélas, le gros lot est devenu la vertu que l'on soustrait à sa progéniture. De là cet acharnement à poursuivre toute manifestation d'idéalisme chez l'adolescent. On craint tellement qu'il ne devienne un raté, un propre à rien, qu'on précipite avec ardeur le moment de la spécialisation. On mutile sans vergogne, on supprime toutes les aspirations qui pourraient devenir des forces actives, on déforme l'enfant selon son idéal. Contrainte inutile, car un caractère puissant se rebelle, et ne fait que s'exaspérer; un faible se laisse vaincre et s'étiole tristement en une vie manquée. Je ne veux pas dire par là qu'il faille encourager les rêves des poètes en herbe; je veux parler de cet idéalisme instinctif, de cet amour de l'inutile, du superflu que tout adolescent porte dans son cœur et que l'homme mûr ne doit pas considérer comme une faiblesse.

A force d'être utilitaristes, gardons-nous de l'être mal et de laisser échapper certaines utilités moins évidentes, mais dont il se pourrait qu'elles commandassent et dirigeassent les autres. Si elles ne sont pas visibles à l'œil nu, c'est une raison de plus pour les connaître, pour en calculer les effets et les diriger. Des déviations de l'orbite uranienne, Leverrier conclut à l'existence de Neptune. Des défaillances de notre logique utilitariste, tâchons de conclure à la réalité d'autres forces plus complexes, plus difficiles à saisir, mais qui en définitive nous font ce que nous sommes.

Si les sciences naturelles et mathématiques apprennent à gouverner les énergies de la nature, si l'histoire doit nous instruire à connaître les collectivités, la littérature me semble toute destinée à être une école d'humanité; soit qu'elle apprenne à déplier ce rouleau mystérieux qu'est l'âme humaine, soit qu'elle donne à la

vie une valeur seconde, moins réelle si l'on veut, mais plus indépendante aussi de la réalité. En scrutant nos tendances les plus secrètes, elle doit nous rendre plus conscients de nous-mêmes, plus compréhensifs envers les autres, moins âpres, mais plus forts. Surtout à une époque où tout se différencie et s'individualise, où par contre tous les peuples se mêlent, cette compréhension, cette pénétration d'autrui est une nécessité sociale; pénétration qui sera sympathique, sinon approbative, pour que l'humanité ne demeure pas un agglomérat d'individualités maugréantes. Toute cette traînée de byronisme qui traverse la littérature du XIXe siècle, qu'est-ce sinon l'angoisse de l'homme enfermé dans sa tour d'ivoire, désespéré d'être seul, mais s'obstinant à n'en pas sortir? Laissons à Tolstoï le soin de prêcher l'amour d'homme à homme. Qu'il y ait compréhension sympathique et ce sera beaucoup. Etendons la tolérance que nous pratiquons à propos de certains sentiments à toutes les manifestations individuelles; ne soyons pas en retard sur Montaigne: „On dressera cet enfant à être épargnant et ménager de sa suffisance, quand il l'aura acquise; à ne se formaliser point des sottises et fables qui se diront en sa présence: car c'est une incivile importunité de choquer tout ce qui n'est pas de notre appétit." Que celui-là ne craigne pas de diminuer sa personnalité — il s'enrichira tout au contraire en s'opposant ou en se complétant.

La littérature doit servir de truchement à une vie plus largement sociale. Voilà qui semble étrange et dangereux à première vue. Comment la fréquentation d'un monde d'images et de fantômes peut-elle nous instruire à vivre dans celui des réalités?

Toute œuvre littéraire, même la plus réaliste, représente un petit monde idéal, en ce sens qu'il est une combinaison artificielle, le produit d'un esprit. Le roman le mieux calqué sur la réalité implique quand même un choix fait dans cette réalité. Toute la différence résulte de la manière dont se fait ce choix. Or c'est en ce point que ces deux mondes, l'inventé et le réel, se touchent. Le plus acharné entasseur d'écus est en une certaine mesure un idéaliste, ne fût-ce que dans cette rage de thésauriser, car l'avarice est un idéal comme un autre, stérile, il est vrai, au point de vue social, mais plein de joies individuelles. L'avare tout comme l'artiste fait un choix (que ce choix soit déterminé ou libre, peu

importe). Il se crée de la vie une image *sui generis*. Dans ce sens tout homme invente la partie idéale de sa vie, ou bien il se contente de l'arranger à l'instar du voisin, mais en tout cas il éprouve un besoin réel de cette idéalité qu'on appelle vulgairement le bonheur. Ainsi l'existence la plus plate comporte une part fictive. Si la littérature ne peut rien dans le domaine réel, dans le fictif elle est chez elle et peut exercer une énorme influence; par là même, indirectement, elle atteindra jusqu'au réel, puisqu'il est en partie conditionné par l'idéal.

L'idéal médiocre se trouvera nécessairement modifié au contact des idéaux supérieurs créés par l'artiste; il devra subir leur immense pouvoir suggestif. Du même coup, l'existence réelle de l'hypnotisé ne pourra plus rester la même. Dans ce sens la littérature apparaît comme une école de vie, de vie idéale s'entend. Le bonheur n'est pas une mer lumineuse qui nous porte, où l'art de la navigation serait superflu. La littérature doit nous apprendre à épanouir nos énergies latentes, à les saisir avant qu'elles ne se disloquent au contact d'influences néfastes, à ne pas sacrifier aux besoins de la vie pratique, à porter haut la bannière de l'idéal à travers les tristesses et les écrasements de l'existence. On ne saurait commencer trop tôt cette initiation, et s'il est vrai que c'est la vie elle-même qui apprend à vivre, elle apprend souvent à vivre mal. Il faut donc tâcher d'arriver au combat armé de pied en cap, connaissant les lieux et les forces de l'adversaire. Ou bien c'est la défaite à bref délai, le lâche abandon de l'idéal, la capitulation et l'amertume.

(La fin prochainement)

LAUSANNE LUCIEN BOURGUÈS

□□□

JOHANNES VON MÜLLER

Der 29. Mai war der hundertste Todestag Johannes Müllers, des berühmten schweizerischen Historikers. Die Hauptfrage bei allen solchen Gedenktagen, mögen sie dem Geburts- oder dem Sterbedatum gelten, sollte wohl immer die sein: inwiefern denn die Persönlichkeiten, deren Andenken durch die Druckerschwärze